

## SORTIR DE LA PANDÉMIE DE COVID

DR. DANIEL WIZENBERG

**E**n dépit de l'efficacité indiscutable des moyens préventifs mis en œuvre pour stopper la maladie de covid comme la distanciation, les masques, le lavage des mains et autres recommandations connues, la communauté mondiale s'impatiente et attend tout de la science.

Les molécules déjà utilisées pour enrayer ou guérir d'autres maladies virales déçoivent pour le moment. Et d'ailleurs, les vaccins, bardés de titres de gloire depuis Jenner (la variole, fin du XVIII<sup>e</sup> siècle) en passant par Pasteur, Calmette, Salk, Sabin et bien d'autres, ont été reconnus, historiquement, comme l'arme décisive pour combattre efficacement les maladies virales.



Le projet de vaccin et ses embûches

En effet, les aboutissements de la science en général ne se programment pas, ni qualitativement, ni chronologiquement. C'est pourquoi, prudemment, nous nous en tiendrons aux pistes vaccinales, sans nous risquer à de hasardeuses prédictions de résultats.

Les candidats vaccins sont plus de 130 actuellement dans le monde selon l'OMS. Mais déjà, on déplore que la maladie elle-même ne confère pas nécessairement une immunité tant les taux d'anticorps neutralisants sont variables d'un patient à l'autre – parfois nuls chez certains – ne garantissant donc pas la protection ultérieure. Il existe même quelques cas de récurrence chez les patients précédemment guéris. ■■■ *Suite en page 4*

## « ÉPARSES » de GEORGES DIDI-HUBERMAN

par BÉATRICE COURRAUD

**C'**est à la suite de la découverte de papiers appartenant à ses grands-parents, déportés et assassinés à Auschwitz, et parce qu'il apprend qu'un « trésor muet » est enfoui à Varsovie, que **Georges Didi-Huberman** décide d'entreprendre un voyage dans cette ville fantomatique. À l'Institut juif de Varsovie se trouve en effet l'ensemble des documents collectés par le grand historien juif polonais Emanuel Ringelblum, qui fut secondé pour ce gigantesque travail par toute une équipe de chercheurs. Ces archives sont constituées d'une part d'informations sous forme de documents-papier sur tout ce qui concernait la vie dans le ghetto de Varsovie, d'autre part du Journal d'Emanuel Ringelblum « *Oneg Shabbat* » (« *Joie du Shabbat* ») [1], chroniques du ghetto de Varsovie, que l'historien rédigea en yiddish et qui constitue un compte-rendu complet de ce que vécurent les Juifs de 1939 – date de l'invasion de l'armée allemande en Pologne – à 1942, date où la plupart des juifs furent « évacués » du ghetto et disparurent, assassinés dans le camp d'extermination de Treblinka. [2] ■■■ *Suite en page 6*



Exhumation des archives du ghetto de Varsovie le 18 septembre 1946

### Editorial

## INCERTITUDES ET CERTITUDES

par JACQUES LEWKOWICZ

**E**n cette rentrée 2020, s'il existe une préoccupation que chacun partage, c'est l'état sanitaire de notre pays. Y aura-t-il un nouveau développement de l'épidémie de covid-19 ? De quelle ampleur ? À quel moment ? Autant de questions auxquelles il est impossible de répondre avec certitude. En revanche, trois leçons se dégagent d'ores et déjà des épisodes passés. • La première c'est la nécessité de prendre cette épidémie au sérieux – contrairement à la pratique de gouvernements réactionnaires comme ceux de Trump ou de Bolsonaro – avec, à la clé, des milliers de décès évitables. • La deuxième c'est l'importance d'un service public de qualité, bien conçu et suffisamment financé, en particulier dans les domaines de la santé, de l'éducation, de la recherche et de la culture. • La troisième c'est la nécessité de respecter l'environnement, une déforestation intempestive étant vraisemblablement l'une des origines de l'épidémie.

Pourtant, c'est dans une perspective de déclin du service public que se situe l'actuel gouvernement, laissant les soignants insatisfaits malgré les mesures annoncées lors du « Ségur » de la santé. Quant au remaniement ministériel, on n'y voit guère l'amorce du changement tant de fois annoncé, qu'il s'agisse de la composition du gouvernement – au-delà de quelques nominations folkloriques – ou de ses premières mesures. On s'attend d'ailleurs à ce que les conséquences économiques et sociales négatives sur le système productif français soient considérables avec leur nouveau cortège de licenciements et de chômage, voir à ce sujet l'analyse de Tibor Sarcey en page 4. Devant ces conséquences, la seule aide aux plus grands donateurs d'ordre paraît bien insuffisante, d'autant que ces aides aux plus grands groupes ont dans un passé récent fait la preuve de leur inefficacité.

C'est dans ce contexte que les actes antisémites, manifestations de racisme et violences policières se développent. On lira à ce sujet les communiqués publiés par l'UJRE et reproduits en pages 2 et 5. Nul doute qu'il y ait là de dangereux poisons pour notre démocratie.

Au-delà de notre horizon national, le monde est soumis à de graves tensions internationales.

Pour commencer, celles dans lesquelles la France est directement impliquée, notamment le borborygme que représente sa présence militaire au Mali. D'autant que l'actuelle situation dans ce pays résulte en grande partie de la grave faute qu'a constituée l'intervention franco-britannique de 2011 en Lybie, devenue aujourd'hui le champ d'affrontement d'influences entre la Russie et la Turquie. Qu'il s'agisse du Liban, soumis tout à la fois au jeu des grandes puissances dans la Syrie voisine, de la corruption interne et du clientélisme confessionnel, de la Biélorussie qui secoue ses chaînes, non sans confusion, ou d'Israël où la protestation populaire contre la politique de Netanyahu se fait entendre chaque jour, c'est toujours le mouvement social de ceux qui vivent de leur travail qui se manifeste.

Comme dans un passé qui n'est guère si lointain et correspond à la naissance de notre mensuel, la paix dans le monde dépend de l'action des peuples eux-mêmes. ■ 22/08/2020

## HOMMAGES

## MAURICE RAJSFUS



Les violences policières replacent dans l'actualité les recherches sur la police et ses exactions, faites par Maurice Rajsfus, mort le 13 juin 2020. À l'origine de ses recherches, l'événement traumatique de la rafle du 16 juillet 1942 où la police française joua un rôle majeur. Maurice, âgé de 14 ans, est arrêté avec ses parents et sa sœur par un policier qui n'est autre que leur voisin de palier ! La famille est emmenée avec les juifs de Vincennes dans un pavillon réquisitionné. Un commissaire de police vient dire que les enfants français peuvent sortir. Seuls Maurice et sa sœur aînée, Jenny Plocki âgée de 16 ans, sauvent ainsi leur peau. Leurs parents, assassinés en déportation, étaient des juifs polonais athées émigrés en France en 1921-1922. Riwka Rajsfus d'origine pauvre et rurale avait été *bundiste*. Mushim Plocki, avait fait des études et était enseignant en Pologne. L'antisémitisme les fait venir en France où ils travaillent en usine puis deviennent marchands de chaussettes sur les marchés d'Aubervilliers et de Vincennes où ils s'installent. Mushim, intellectuel anti-stalinien, accueille des réfugiés fuyant l'Allemagne de 1933, qui l'informent de l'existence du camp de Dachau. Il se tient informé des procès de Moscou. Mushim est partisan peu avant les premières mesures antijuives de quitter la France pour la Grande-Bretagne, mais Riwka ne veut pas. Maurice et Jenny seront forgés par l'antifascisme et l'anti-stalinisme de leur père. Les débats et l'analyse sur la nature de

l'État soviétique seront à l'origine des ruptures et des prises de position de Maurice dans ses premiers engagements : l'URSS est-elle un État ouvrier, un État ouvrier dégénéré, ou un Capitalisme d'État ?

De l'après-guerre aux années 2000, Maurice s'engage dans différentes organisations qu'il quitte tour à tour : *Pcf, Socialisme et Barbarie*, brigades titistes en Yougoslavie, *Ligue Communiste Révolutionnaire, Alternative libertaire...* mais c'est avec constance et ténacité qu'il mène les combats contre le racisme et le fascisme avec *Ras le Front*.

Maurice aura été docker, ouvrier d'usine, avant de fréquenter la Bibliothèque nationale et de rédiger des chroniques pour des journaux. Il commence un travail de fourmi pour archiver articles et documents sur Vichy, les juifs, la police, d'où à la fin de sa vie, des milliers de fiches par thèmes qui constituent une importante masse de dizaines de milliers de documents précieux. Sa rencontre avec Edouard Glissant et Aimé Césaire est un moment important de sa vie politique qui pour une fois ne le déçoit pas. Il soutient les luttes de décolonisation, milite contre l'utilisation du contingent en Algérie. Journaliste, il écrit pour de nombreux titres.

En octobre 1976, il s'intéresse aux documents concernant l'*Union générale des israélites de France* (UGIF). Au terme de ses recherches, il dresse un constat sévère : les notables juifs à la tête de l'UGIF ont contribué à la

déportation des juifs étrangers et de leurs enfants, tout en n'évitant pas eux-mêmes la déportation et la mort. Ce travail choque une partie de la communauté juive, mais des historiens comme Marrus, Paxton, Vidal-Naquet le jugent important. Ce dernier écrit la préface de *UGIF : Les Juifs dans la collaboration*. Même André Kaspi reconnaît que « les fichiers tenus par l'UGIF ont permis aux Allemands d'arrêter les enfants ».

Après 1968, Maurice soutient les luttes des immigrés, des réfugiés chiliens, des Palestiniens, mais aussi les militants arrêtés de la *Gauche prolétarienne* ou de la *Ligue Communiste*.

Ses milliers de fiches sur la répression policière lui serviront à créer avec Jean-Michel Menson (alias Alexis Violet de la LCR) l'*Observatoire des libertés publiques* en mai 1994.

Les travaux de Rajsfus, historien autodidacte, ont donné naissance à une trentaine d'ouvrages dont certains de référence : *La police de Vichy* Éd. Le Cherche midi, 1995, *Drancy : un camp de concentration très ordinaire (1941-44)* Éd. Le Cherche midi, *La Rafle du Vel' d'Hiv'* (2002) Ed. P.U.F Coll Que sais je ?

Maurice disait ces derniers temps à ses amis être un « militant indépendant ». En vérité, il fut fidèle aux valeurs qui firent de lui un infatigable antiraciste, anti-colonialiste et antifasciste. ■ Laura Laufer 29/06/2020

## DISPARITION DE DEUX RÉSISTANTES JUIVES DE LA PREMIÈRE HEURE

La PNM tenait à rendre hommage à ces deux grandes résistantes, nos compagnes de l'UJRE, qui viennent de nous quitter. Elle ne manquera pas de revenir, dans son prochain numéro, sur Gisèle Halimi, cette autre combattante qui vient, elle aussi, de nous quitter.



Nous apprenons la mort, à l'âge de 104 ans, de Bayla Pik-Bernascon. Elle était née en 1915 en Pologne, à Zdunska Wola, une bourgade voisine de Lodz. Après avoir passé trois ans à Nahalal (Israël) où elle fait des études d'agronomie, elle revient en 1938 en Pologne d'où elle est expulsée, ayant acquis la nationalité palestinienne. Elle part alors étudier quelques années en Belgique d'où la guerre et la débâcle la conduisent à Toulouse. En février 1942, elle rejoint la MOI ; sa chambre d'étudiante, rue Bernard Mulé à la Côte Pavée, sert de lieu de réunion ; elle y ronéote des tracts qu'elle distribue parmi la population. Elle héberge plusieurs résistants recherchés par la Gestapo et la Milice, dont Jacob Insel, un ancien de la 35e division des brigades internationales. En août 1943 elle reçoit l'ordre de déménager dans la banlieue de Toulouse, sous une fausse identité. Au printemps 1944, chargée de documents clandestins, elle rejoint la section lyonnaise de l'UJRE qui lui trouve une chambre à Caluire-et-Cuire. Elle est agent de liaison jusqu'à la Libération. En 1944, elle adhère au Parti communiste qu'elle quittera après l'intervention soviétique en Tchécoslovaquie. Femme d'une grande culture, parlant cinq langues, elle a gardé jusqu'au bout sa passion pour la politique. C'est l'une des dernières résistantes de l'UJRE qui nous quitte ainsi. ■

Présidente de l'Amejd – Association pour la Mémoire des Enfants Juifs morts en Déportation – du 11e arrondissement, Hanna Kamieniecki est décédée le 5 juin à l'âge de 95 ans. Née en Pologne, c'est en 1926 qu'âgée de 18 mois, elle arrive en France avec ses parents. Son père, arrêté dès les premières rafles – il mourra à Auschwitz –, elle

intègre *Solidarité*, le mouvement juif communiste de la Résistance et le groupe des *Jeunes communistes juifs* que dirige Henri Krasucki. Elle échappe de peu au coup de filet qui piège ses camarades et continue la lutte sous la direction de Robert Endewelt qui a pris la relève d'Henri Krasucki déporté. Hanna est devenue Sylvie Laisne. Dans son étui à musique, elle transporte des tracts et des armes. Elle est agent de liaison. L'engagement de Hanna dans la Résistance n'était pas dû au hasard. « J'allais à un «patronage laïque» tenu par des communistes, racontait-elle. Et au moment de la guerre d'Espagne, j'avais 11 ans et j'allais quêter pour les combattants de la guerre d'Espagne. Cela m'a ouvert l'esprit. Et puis comme c'était une ban-

lieu ouvrière, en 1936, on allait quêter pour les grévistes ! Tout cela m'a fait réfléchir très tôt ».

Le 19 août 1944, quand Paris s'insurge, Hanna Kamieniecki et ses camarades des FTP-MOI occupent un dispensaire dans le 20e arrondissement. Tous participent à la Libération de Paris.

Après la guerre, Hanna devient psychologue clinicienne, psychanalyste et spécialiste de la psychosomatique – troubles physiques causés par des facteurs psychiques –, sujet sur lequel elle a publié plusieurs livres. À partir de 1999, elle participe à la pose de plaques mémorielles sur les écoles de Paris dont des élèves juifs ont été déportés pendant l'Occupation, « par devoir » disait-elle. ■ BF

## VIE DES ASSOCIATIONS



## Communiqué

## 13 JUIN À PARIS, ANTIRACISME, OUI ! ANTISÉMITISME, NON !

Le comité « Vérité pour Adama » a appelé à un rassemblement, autorisé par la préfecture, sur la place de la République, le 13 juin 2020 à 18h:

Ce rassemblement appelait à combattre les violences policières en France en particulier et dans le monde, et à dénoncer l'ensemble des discriminations à caractère raciste.

Au cours de ce rassemblement furent entendus de violents propos antisémites et des comparaisons spécifiques entre violences policières en France et en Israël.

La responsable du mouvement « Vérité pour Adama », en fin de manifestation, a fermement condamné tous ces dérapages.

**L'UJRE condamne vigoureusement toute insulte ou acte antisémite.**

**L'UJRE soutient toutes les luttes contre le racisme et l'antisémitisme.**

**L'UJRE soutient toutes les luttes contre les violences policières en France, en particulier et dans le monde.**

**L'UJRE demande que tout propos raciste ou antisémite fasse l'objet de poursuites.**

UJRE, le 14 juin 2020

## SUCCÈS EN TROMPE-L'ŒIL POUR NETANYAHOU

par DOMINIQUE VIDAL

Voilà deux ans que le sort d'Israël est suspendu à la survie politique de son Premier ministre. Depuis la fin 2018, Benyamin Netanyahu a provoqué trois élections afin d'obtenir la majorité nécessaire pour écarter l'épée de Damoclès d'un triple procès dont la phase décisive commencera en janvier 2021. Et si un quatrième scrutin semble écarté par le vote d'une loi reportant à décembre l'adoption du budget de l'État, une surprise reste possible. Car les précédents scrutins n'ont pas vraiment réussi au chef du Likoud. Certes, l'opposition, divisée, n'a pas fait élire les 61 députés nécessaires pour gouverner. Mais le Likoud ainsi que ses alliés d'extrême droite et ultra-orthodoxes ne disposent pas non plus d'une majorité à la Knesset. Seule la trahison de Benny Gantz a permis à Netanyahu de demeurer chef du gouvernement pour une période de dix-huit mois, avant de céder la place à son challenger.

**Mais, depuis, le vent a tourné.**

D'atout démagogique, le combat contre la covid-19 est devenu un boulet. L'absence de stratégie cohérente a relancé l'épidémie. Aux 300 morts des quatre premiers mois sont venus s'en ajouter 500 autres ! Plus de 20 % des Israéliens se retrouvent au chômage, contre 4 % il y a un an. N'oublions pas que le pays, avant la pandémie, battait déjà les records de pauvreté et d'inégalité au sein de l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE). Et le nouveau tour de vis austéritaire annoncé les aggravera considérablement [1].

Ce lourd bilan pour un pays de neuf millions d'habitants explique largement les manifestations quotidiennes de milliers, voire de dizaines de milliers de personnes devant la résidence du Premier ministre et sur tous les grands carrefours routiers d'Israël. La violence inédite – s'agissant de juifs – avec laquelle la police de Jérusalem a réprimé ces rassemblements les a amplifiés, attirant, bien au-delà de la gauche, des électeurs de droite et même des militaires.



Jérusalem, 14 juillet : Manifestation contre le Premier ministre Netanyahu et sa gestion de la crise sanitaire

À cette colère risque maintenant de s'ajouter celle de l'extrême droite et des colons, furieux de l'abandon du projet d'annexion qui était à la fois l'âme du nationalisme israélien, le cœur des trois dernières campagnes électorales de Netanyahu et le centre du programme de la coalition formée le 17 mai dernier.

L'accord conclu par Israël avec les Émirats arabes unis (EAU) a été couvert de manière très confuse par les médias français. « Historique », ont-ils écrit : en réalité, il n'est pas sûr que cette percée de la normalisation avec le monde arabe – les EAU (2020) après l'Égypte (1979) et la Jordanie (1994) – entraîne d'autres : pour l'heure, malgré les efforts de Jared Kushner, aussi bien l'Arabie saoudite qu'Oman, le Soudan et les États du Maghreb ont mis le pied sur le frein. S'ils tiennent à se rapprocher des États-Unis et d'Israël dans leur bras de fer avec l'Iran, les dirigeants arabes savent aussi combien leurs opinions publiques vibrent avec la Palestine, traçant ainsi une limite à la « trahison » de la cause...

La mise en sommeil, quoique prétende Netanyahu, de l'extension de la souveraineté israélienne sur la Cisjordanie ne constitue pas le seul sujet de polémique. Que le Premier ministre n'ait pas informé ses « partenaires » – le vice-

Premier ministre et ministre de la Défense Benny Gantz, le ministre des Affaires étrangères Gabi Ashkenazi et pas même l'état-major – des négociations en cours via les États-Unis fait scandale, d'autant qu'il ne leur a pas non plus confié que l'accord avec les EAU comportait l'achat par Abou Dabi à Washington de F-35 [2]. Ce « détail » viole l'engagement de l'Amérique de ne pas vendre à des pays arabes des armes susceptibles de réduire la « suprématie militaire qualitative » de l'armée israélienne sur ses rivaux régionaux [3]. Or c'est de toute évidence le cas de ces chasseurs furtifs, les plus perfectionnés, et des drones de dernière génération promis à Abou Dabi. En attendant, les Émirats ont annulé un sommet avec Israéliens et Américains après les dénégations de Netanyahu concernant le deal des F-35 [4]...

C'est dire que le prétendu « succès » du Premier ministre pourrait faire boomerang, surtout s'il perd, le 3 novembre, son principal allié : Donald Trump. Reste l'obstacle sur lequel bute, depuis des années, tout espoir de changement réel en Israël : l'absence de toute alternative de gauche. Si la Liste unie est sortie renforcée des trois dernières élections (15 députés), la gauche sioniste s'est effondrée. Le Parti travailliste (2 députés) a lui aussi rallié le gouvernement et, selon les sondages, il ne figurerait pas dans la prochaine Knesset. Seuls demeurent dans l'opposition, avec la Liste unie, le Meretz (5 députés) et la coalition Yesh Atid-Telem (16 députés) qui n'a pas suivi Gantz.

Bref, si Netanyahu tombait, son remplaçant pourrait venir de l'extrême droite : Naftali Bennet ne dissimule pas cette ambition. Et les sondages voient déjà le Likoud baisser au profit de Yamina ■

**Ndlr.** Dominique Vidal, journaliste et historien, vient de publier avec Samuel Chalom *Portraits d'une France à deux vitesses* (L'Aube) et de diriger avec Bertrand Badie *L'État du monde 2021. Le Moyen-Orient dans le monde* (La Découverte)

[1] Site du *Times of Israel*, 23 août 2020.

[2] Site du *Jerusalem Post*, 20 août 2020.

[3] Site de *Haaretz*, 20 août 2020.

[4] Voir l'article de Danièle Kriegel, *Le Point*, 22 août 2020.

### Point de vue

## CONTRE L'INSTRUMENTALISATION DE L'ANTISÉMITISME

par DOMINIQUE VIDAL

En matière d'antisémitisme comme de racisme, il ne faut rien laisser passer. Chaque expression de ces poisons doit être combattue. Il en va de même de leur instrumentalisation, car elle les alimente.

À preuve ce qui s'est passé lors du rassemblement contre le racisme et les violences policières, place de la République, le 13 juin dernier. Tout se déroule bien, ce jour-là : plusieurs dizaines de milliers de personnes se regroupent dans le calme. Soudain, une vidéo du site de *Valeurs actuelles* inonde les réseaux sociaux : on y entend un homme, visage caché, crier trois fois « Sale juif ! » Personne à l'image ne reprend l'insulte. Et aucun témoignage ne signale une autre forme d'antisémitisme dans la manifestation. Sauf un communiqué du préfet Didier Lallement : « « Sales juifs » scandé

par les manifestants. » Et une réaction du *Crif*, qui répand le même mensonge. Pourtant Assa Traore, informée de cette vidéo, a réagi aussitôt : « Si des propos antisémites ont eu lieu aujourd'hui, on est tous chrétiens, on est tous juifs, on est tous musulmans, on est de toutes les religions, on est tous Français ! »

Que celui qu'Alain Juppé a qualifié de « préfet nazi » exploite l'affaire n'a rien d'étonnant : la mobilisation contre les violences policières l'inquiète. Mais pourquoi le *Crif* lui emboîte-t-il le pas ? Le rassemblement marque un grand succès pour la lutte antiraciste. Choisir de dénoncer le cri honteux d'une seule personne – à supposer qu'il ne s'agisse pas d'une provocation – parmi des dizaines de milliers d'autres revient à diffamer tous les jeunes qui ont fait preuve de détermination et de

responsabilité, au risque de provoquer chez certains des réactions antisémites.

Il en va d'ailleurs de même quand Francis Kalifat exprime son soutien à la politique de colonisation et d'annexion au nom des Juifs de France. On ne saurait mieux importer le conflit israélo-palestinien et pousser à l'amalgame dangereux entre juif et Israélien.

En principe, le *Crif* a pour fonction de défendre les intérêts bien compris de la communauté ; dans les faits, avec son nouveau président, aujourd'hui il défend la radicalisation de Benyamin Netanyahu dans sa politique antipalestinienne comme dans ses alliances avec les leaders négationnistes, voire antisémites, d'Europe centrale. Et pour cause: au sein du *Crif* comme en Israël, c'est l'extrême droite qui mène la danse. Si on laisse faire cette dérive, ce sont les juifs qui en paieront l'addition. ■

# LES PLANS SOCIAUX DÉFERLENT, AVEC LE SOUTIEN DU GOUVERNEMENT

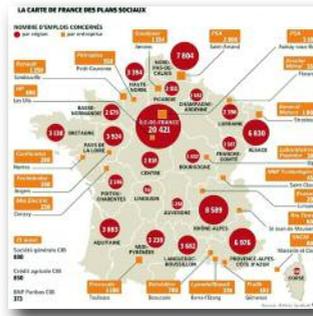
par **TIBOR SARCEY**

Quelques mois à peine après le déconfinement, les entreprises françaises se mettent en ordre de bataille pour supprimer des emplois. Plans sociaux (*plan de sauvegarde de l'emploi* – PSE – dans la novlangue), accords de performance collective, ruptures conventionnelles collectives et individuelles, arrêts des contrats d'intérim, ... tous les moyens sont bons pour les entreprises afin de diminuer leurs dépenses de personnel et de préserver leurs profits. Dans un contexte de laisser-faire, voire même d'incitation gouvernementale, c'est à tour de bras que les entreprises se livrent à la destruction de leurs outils de production et de leurs emplois et compétences en France, accélérant ainsi le marasme économique et social dans lequel se trouvent la population et les territoires.

Les dix ans de recul qui nous séparent de la crise de 2008-09 nous ont pourtant apporté un éclairage sur deux points : • 1° en cas de tension sur leurs profits, les entreprises font tout ce qui est en leur pouvoir pour réduire leurs coûts, notamment leur masse sala-

riale [1]. • 2° à travers l'organisation pyramidale du tissu socio-productif français, les plans d'économies des quelques très grands groupes situés au sommet donnant le la aux entreprises du dessous (composées en grande partie de filiales et de sous-traitants de ces grands groupes) fragilisent et disloquent des filières entières (externalisations, délocalisations, fermetures de sites, etc.). Cette logique du « tout pour le profit » a ainsi abouti il y a dix ans à des pertes durables, si ce n'est définitives, de compétences et de savoir-faire pour les territoires et la population. Les mêmes causes produisant les mêmes effets, les grands groupes continuent de se prêter à de semblables stratégies.

Depuis le 1er mars 2020, 193 plans sociaux (PSE) visant la suppression de 27 053 postes ont été lancés en France. C'est deux fois plus que sur la même période en 2019. Alors que certaines grandes entreprises annoncent de très gros PSE, la majorité de ces derniers se déroulent dans leurs filiales ainsi que chez leurs sous-traitants. Et cela, sans oublier les nombreux plans de licenciements de moins de dix salariés, ne rentrant légalement pas dans le



Carte des plans sociaux

cadre des PSE (depuis le 1er mars 2020, on en dénombre 1 672) ou encore les centaines de milliers d'intérimaires dont la mission a pris fin (-37% depuis le 1er janvier 2020 d'après la DARES [2]).

Par ailleurs, on observe actuellement la multiplication des chantages patronaux à la négociation d'Accords de Performance Collective (APC) ou de ruptures conventionnelles collectives (RCC). Les ordonnances Macron de septembre 2017 ont donné la possibilité aux directions d'entreprises de signer des accords avec les organisations syndicales présentes dans l'entreprise permettant de : • 1° déroger au Code du travail sur des sujets tels que la rémunération, le temps de travail, la durée des congés, etc. dans le cadre des APC • 2° de rompre des contrats de travail « d'un commun accord » entre l'employeur et plusieurs salariés. Le problème pour le patronat étant que de tels accords nécessitent la signature des syndicats. Problème en partie résolu : il suffit de créer une atmosphère de tension entre les syndicats et les salariés en faisant planer le risque d'un plan social en cas de refus de signer.

## Le gouvernement subventionne la casse sociale et économique

D'une manière générale, les entreprises qui annoncent aujourd'hui des suppressions massives d'emplois et des destructions de savoir-faire sont les mêmes que celles ayant bénéficié des mesures d'activité partielle, de report de cotisations sociales, de prêts bancaires garantis par l'État, etc... En refusant de les conditionner au maintien des emplois, ces aides deviennent purement et simplement des primes publiques à la casse sociale. Alors même que la menace du covid-19 est loin d'être écartée, ce blanc-seing gouvernemental donné aux entreprises pour préserver leurs profits au détriment de tout le reste nous laisse entrevoir ce qui nous attend dans les mois qui viennent si rien ne change. Rien n'est donc plus urgent que de donner aux luttes contre les licenciements la force de résister efficacement au cataclysme social et économique. Montrons qu'un autre chemin est possible en imposant aux entreprises des engagements précis et planifiés de sécurisation des emplois, en exigeant des contreparties sociales aux aides publiques. ■

22/07/2020

[1] **Masse salariale** : somme des rémunérations brutes versées aux salariés

[2] **DARES** : direction de l'Animation de la Recherche, des Études et des Statistiques, relève du ministère du Travail.

## ■ ■ ■ (Suite de la page 1) ■ ■ ■ SORTIR DE LA PANDÉMIE DE COVID ■ ■ ■ DR. DANIEL WIZENBERG

Toutefois, on compte sur l'existence d'un autre type d'immunisation dit cellulaire qui pourrait bien exister aussi pour ce virus.

Difficulté supplémentaire : la variabilité du génome du virus (comme pour le HIV). Simultanément, les cliniciens ont l'espoir que les variations génétiques conduisent à une perte d'agressivité du virus. Pour le moment, si cette projection reste incertaine, elle n'est pas non plus démentie du fait d'une moindre gravité actuellement constatée dans les admissions à l'hôpital.

### Le protocole d'expérimentation

Quelques données scientifiques supplémentaires permettent de comprendre en quoi consiste la diversité d'approche pour la mise au point d'un vaccin anti-covid.

Commençons par le protocole qui est commun à tous les candidats vaccins :

• **La phase 1** s'occupe de susciter biologiquement l'apparition d'un taux significatif d'anticorps tout en vérifiant l'innocuité à ce stade.

• **La phase 2** poursuit l'essai par l'administration de doses différentes et l'observation d'éventuels effets secondaires qui en résultent.

• **La phase 3**, d'une durée plus longue, doit s'assurer de l'efficacité clinique sur un nombre important de candidats susceptibles d'entrer en contact avec le virus, et opère, pour cela, en territoire de circulation active du virus. La sécurité, toujours vérifiée, peut amener à interrompre prématurément l'expérimentation en cas d'effets secondaires importants, voire de maladie exacerbée.

### Les pistes vaccinales

Pour susciter une réaction immunitaire, les pistes vaccinales utilisent parfois des voies

classiques déjà éprouvées : c'est le cas des laboratoires chinois. Le germe injecté, en entier ou une fraction seulement, est rendu inoffensif par inactivation. Des pistes plus innovantes ont recours à un vecteur viral : l'université d'Oxford utilise un adénovirus de chimpanzé qui transporte le matériel génétique présent à la surface du virus ; idem pour les Russes avec des adénovirus différents ; la société américaine Moderna injecte directement, sans vecteur viral, l'ARN du virus. Sanofi-Pasteur l'expérimente aussi. Un autre laboratoire américain injecte l'ADN du virus. Ces deux méthodes permettent d'accélérer le processus d'élaboration du vaccin.

En France, outre la collaboration de l'Institut Pasteur pour le projet d'Oxford, l'Institut Pasteur et l'INSERM explorent plusieurs voies : le vaccin contre la rougeole, un autre contre la coqueluche, les deux modifiés pour produire une protéine du corona-virus ; également le virus HIV atténué dans le même but ; aussi un vaccin en expérimentation pour le VIH ; enfin un projet très innovant utilise les nanoparticules pour transporter les antigènes du virus. Au total, une abondance de programmes à la mesure du haut niveau de la recherche dans notre pays.

### Les écueils de la précipitation

Au final, les réponses immunitaires de toutes les techniques s'avèrent très bonnes. Mais gare aux effets d'annonce dans un contexte international de compétition commerciale autant que politique. Le discrédit généré par les accidents et autres effets négatifs sur les patients prématurément vaccinés n'épargnera pas les laboratoires ni les pays

coupables de court-circuiter les étapes de l'expérimentation. Avec un risque majeur à la clé, celui d'une défiance générale de la population vis-à-vis de tout nouveau vaccin anti-covid.

### Comment se soldera ce marathon de la recherche ?

Mettons de côté cette annonce prématurée par le président de la Russie d'un vaccin dénommé Spoutnik V, sans aucune preuve de son innocuité ni de son efficacité, amputé de la phase 3 d'expérimentation, et qui ne peut recevoir, en l'état, l'aval des chercheurs ni de l'OMS, qui valide les vaccins en vue de leur diffusion planétaire.

Le slogan « *America first* » jeté à la face du monde, outre-Atlantique, nous prévient de l'affrontement à venir des égoïsmes nationaux avec l'opinion publique mondiale soutenue, comme on l'espère, par la communauté scientifique internationale. L'esprit de coopération et de partage qui anime traditionnellement les équipes de chercheurs, par-dessus les frontières, se conjugue mal avec de telles prétentions politiques chauvines, non respectueuses des droits légitimes des populations.

Comment les peuples de la planète pourraient-ils renoncer à bénéficier des progrès de la science dès lors qu'une protection vaccinale ou un traitement finissent par émerger de la recherche ? Rien ne peut justifier, même le coût d'acquisition, de réserver aux pays riches l'accès à cette protection collective.

**Les frontières ont-elles un sens dans cet enjeu universel ? Une grande occasion de démontrer qu'il n'y a pas d'étrangers sur notre planète.** ■ 29/08/2020

## LA PRESSE NOUVELLE

Magazine Progressiste Juif fondé en 1934

Éditions :

1934-1993 : quotidienne en yiddish, *Naïe Presse* (clandestine de 1940 à 1944)

1965-1982 : hebdomadaire en français, *PNH* depuis 1982 : mensuelle en français, *PNM* éditées par l'U.J.R.E

N° de commission paritaire 061 9 G 89897

Directeur de la publication  
Jacques LEWKOWICZ

Rédacteur en chef  
Bernard Frederick

Conseil de rédaction

Claudie Bassi-Lederman, Jacques Dimet,  
Jeannette Galili-Lafon, Patrick Kamenka,  
Nicole Mokobodzki, Roland Wlos

Administration - Abonnements  
Secrétaire de rédaction  
Tauba Alman

Rédaction - Administration  
14, rue de Paradis  
75010 PARIS

Tel : 01 47 70 62 1 6

Fax : 01 45 23 00 96

Courriel : [lujre@orange.fr](mailto:lujre@orange.fr)

Site : <http://ujre.monsite-orange.fr>  
(bulletin d'abonnement téléchargeable)

Tarif d'abonnement

France et Union Européenne :

6 mois 30 euros

1 an 60 euros

Étranger (hors U.E.) 70 euros

IMPRIMERIE DE CHABROL

5 Rue Guy Môquet ARGENTEUIL

## BULLETIN D'ABONNEMENT

Je souhaite m'abonner à votre journal  
"pas comme les autres"  
magazine progressiste juif.  
Je vous adresse ci-joint mes nom, adresse  
postale, date de naissance, mël et téléphone

PARRAINAGE  
(10 € pour 3 mois)

### J'OFFRE UN ABONNEMENT À :

Nom et Prénom .....

Adresse .....

Téléphone .....

Courriel .....

# QUE FAIRE DE LA STATUAIRE ANTISÉMITES DU MOYEN ÂGE GERMANIQUE ?

par **FRANÇOIS MATHIEU**

**E**n plein cœur de **Berne**, la capitale de la Confédération suisse, sur la *Kornhausplatz*, entre le Palais fédéral et la cathédrale, se dresse au-dessus d'une fontaine la statue du « *Kindlifresser* », aussi appelée la « statue de l'ogre ». L'homme croque à pleines dents un petit enfant potelé, et s'apprête, une fois celui-ci dévoré, à se repaître de deux ou trois autres *putti*\* qui émergent de son sac. Tout à ses délices, le regard perdu de gourmandise cannibale, il savoure la bonne et tendre chère. Le passant, ignorant les faits historiques, voit dans cette statue un figurant de carnaval, réjouissance touristique bien ancrée dans la région, un personnage de conte pour enfants, ou, dans le meilleur des cas, avec un peu de culture classique, les antiques dieux Cronos ou Saturne dévorant leurs fils dès leur naissance – version qui permet de ne pas voir la réalité du personnage et donc de la banaliser.



Kindlifresserbrunnen à Berne

Or, le « bouffeur de petits enfants » porte le chapeau pointu typique – et volontairement ridicule – imposé aux Juifs dans les États germaniques au Moyen Âge afin qu'on les distingue de la population chrétienne – l'étoile jaune avant la lettre. En 1857, lors de la restauration de ce monument, on avait pu lire dans la presse qu'il rappelait un événement (prétendument) historique selon lequel « les Juifs de la ville avaient fait mourir à petit feu un enfant chrétien en le crucifiant, à la suite de quoi le conseil de Berne les avait fait brûler vifs. »

La statuaire chrétienne du Moyen Âge présente un riche bestiaire qui déprécie les animaux comme liés aux cultes et rituels païens. Avec, en tête, le porc que les théologiens chrétiens considéraient comme un attribut de Satan : pour tourmenter les humains, le diable prend la forme d'un cochon ; il grogne et se vautre

dans la fange et son fumier. Au tournant des XIIe-XIIIe siècles, on en fait aussi, par inversion, un emblème des Juifs et de la Synagogue, comme en témoignent les images peintes, sculptées, gravées ou, plus tard, imprimées de « *Judensau* ». Aujourd'hui, la statuaire allemande en compte une quarantaine, dont trois en Alsace (Metz et Colmar). « *La truie des Juifs* » la plus célèbre (voir ci-contre) est un bas-relief de 1305 figurant sur la façade arrière de l'église Sainte-Marie de la ville de **Wittenberg** (Basse-Saxe), berceau de la Réforme luthérienne. Martin Luther qui, dans un premier temps, s'était

rapproché des Juifs en espérant les convertir, avant de dénoncer par déception « tous leurs mensonges, blasphèmes et malédictions » [1], l'a décrite en 1543 : « Ici à Wittenberg, on peut voir sur notre église, une truie sculptée dans la pierre. Dessous se trouvent des porcelets et des Juifs qui la têtent. Derrière se tient un rabbin qui soulève la patte droite de la truie, tire sa queue avec sa main gauche, se penche et contemple avec zèle le Talmud sous la croupe de l'animal, comme s'il lisait quelque chose d'extraordinaire. Ce qui signale certainement où se trouve leur *Ha Shem Ha-Mephorash* [2]. »

Si le terme « *Judensau* » désigne un motif animalier métaphorique, il est aussi depuis le XIXe siècle une injure verbale. Les nazis l'ont repris en le modifiant en « *Saujude* », soit « cochon de Juif », ajoutant leur part à l'ignominie historique.

**Que faire, dans ces conditions, de ces représentations patrimoniales antisémites ?** À Berne, des voix s'élèvent pour qu'on cesse d'entretenir la « légende du carnaval » comme explication du « *Kindlifresser* », et qu'un texte documenté en allemand et en anglais replace la sculpture dans son contexte historique,

montrant ainsi que la ville de Berne se distancie clairement du caractère antisémite de la fontaine.

Une pétition lancée en 2016 par un théologien britannique et exigeant le retrait de la sculpture de Wittenberg, pour ensuite l'exposer « dans un musée-mémorial de l'Holocauste », avait été signée par 11 000 personnes. Le 4 février dernier, la cour de justice de Naumburg (Saxe-Anhalt) a décidé son maintien. On notera que, en 1988, les autorités avaient fait



Cette gravure qui figure sur la façade de l'église St. Marien à Wittenberg, en Allemagne, représente des Juifs tétant une truie

placer au pied du bas-relief une plaque de cuivre à la mémoire des « six millions de Juifs » victimes du judéocide nazi et planté un cèdre d'Israël. Dans un autre cas, celui du bas-relief de l'église Saint-Étienne de **Calbe** (Saxe-Anhalt), après rénovation de

l'église et donc dépose de celui-ci, la communauté religieuse est tombée d'accord avec la Protection des monuments historiques pour que certes la « *Judensau* » soit remise à sa place, mais « recouverte d'un voile ». Avant, peut-être, que l'on décide de la montrer avec une explication historique dans le musée local, un choix approuvé par Felix Klein, le commissaire allemand à l'antisémitisme, lequel estime que toutes les « *Judensau* » devraient être démontées et placées dans des musées. ■

\* **Ndlr Putto** (plur. **putti**) est un mot italien désignant dans les représentations artistiques un angelot nu, potelé et ailé.

[1] Voir notre article dans la *Presse Nouvelle Magazine* n°335 d'avril 2016 : « Martin Luther et les Juifs. L'Église évangélique d'Allemagne condamne enfin l'antijudaïsme dont s'inspirèrent les nazis. »

[2] Nom caché et imprononçable de Dieu : YHWH.

## VIE DES ASSOCIATIONS

### Communiqués

#### PROFANATION DU CENTRE DE MÉMOIRE D'ORADOUR-SUR-GLANE



**L**e village d'Oradour-sur-Glane, martyr de l'abjecte barbarie nazie de la division *Das Reich*, a été profané par des inscriptions négationnistes dont l'une se réfère à Vincent Reynouard, nostalgique de Hitler, antisémite notoire. Cet acte abominable est un levier supplémentaire à l'antisémitisme qui continue de se diffuser dans notre pays. L'Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide (UJRE) est indignée et exige des pouvoirs publics qu'ils fassent le nécessaire pour trouver et punir sévèrement les odieux responsables de cet acte abject.

U.J.R.E. 22/08/2020

#### Un juif insulté et frappé à Paris

**L'**UJRE condamne avec la plus grande fermeté la violente agression antisémite et crapuleuse dont a été victime à Paris un juif la semaine dernière. Elle assure l'agressé de son total soutien et continue d'exiger des mesures tant éducatives que répressives afin de mettre fin à l'antisémitisme et au racisme. ■

U.J.R.E. 15/08/2020

## ORADOUR-SUR-GLANE, LES FAITS

**6 juin 1944** : débarquement en Normandie. Basée à Montauban, la division SS *Das Reich* remonte vers le Nord, semant sur son passage mort et désolation.

**9 juin**, à Tulle, sous les ordres du général Lammerding qui mourra libre, elle pend 99 otages, déporte 149 hommes et tue 213 civils.

**10 juin**, elle massacre la population paisible d'Oradour-sur-Glane – des villageois, des réfugiés espagnols et des juifs. Les hommes sont abattus sur place, les femmes et les enfants enfermés dans l'église du village qui est incendiée. Soit au total 642 victimes dont 192 enfants.

**28 novembre**, les ruines d'Oradour deviennent le symbole de la France blessée. « *Un lieu comme celui-là reste une chose commune à tous, dira de Gaulle, une chose où tout le monde reconnaît le malheur commun, la volonté commune et l'espérance commune* ».

**Mai 1946**, le village martyr est classé monument historique. C'est ce symbole que des inscriptions négationnistes sont venues salir.

**21 août 2020**. On lit sur le mur du Centre de mémoire : « *Menteurs ! À quand la vérité ? Reynouard a raison* ». Hitlérien dès l'adolescence, Reynouard a été secrétaire de l'ex *Parti nationaliste Français et Européen* (1987-1999) dont la devise, répugnante, est « *France d'abord, Blanche toujours* ». Le PNFE nie la Shoah et dénonce « *l'emprise juive sur le monde* ». Il multiplie les profanations de sépultures, les agressions et les incendies contre des locaux du *Pcf* ou des foyers d'immigrés : un mort et 12 blessés en 1988. En mai 1990, il profane le cimetière juif de Carpentras..

Soixante-quinze ans après la victoire sur l'armée nazie et la création des Nations Unies, il y a encore des nostalgiques d'Hitler pour semer la haine. Le combat n'est donc pas fini. Alors, solidarité avec la population d'Oradour-sur-Glane, avec son Centre de mémoire, avec tous ceux qui crient *Non au nazisme ! Non au fascisme ! Non à l'antisémitisme !* Sachons transmettre les leçons de l'histoire. Car les rares survivants sont formels : avec la disparition de derniers témoins, c'est la mémoire qui se perd. ■ **NM**

## GERTRUDE STEIN, TOUJOURS À DÉCOUVRIR

La parution, chez Gallimard, du *Gertrude Stein* de Blanchon [1] est une occasion de redécouvrir cette grande figure des arts et des lettres. En ce qui concerne sa biographie, Gertrude Stein (1874-1946) a été des plus prévoyantes : elle a écrit et fait publier deux ouvrages conséquents, sans doute parmi les plus lus de sa production assez vertigineuse, souvent peu accessible et encore mal connue en France, malgré les efforts de certains éditeurs pour la faire mieux connaître et apprécier. En 1933, elle publie *L'Autobiographie d'Alice Toklas* [2]. Elle composera un autre livre de souvenirs en 1937, *L'Autobiographie de tout le monde*, puis, en 1945, *Les guerres que j'ai vues* (1945). Enfin, Gertrude Stein a écrit de nombreuses petites pièces où elle évoque des moments de son histoire, parfois très intimes. Je crois qu'elle a bien fait, même si elle n'a pas hésité à distordre la réalité pour se forger un monument posthume. En effet, la nouvelle biographie écrite par Philippe Blanchon manque de profondeur. Elle ne nous offre pas de nouvel éclairage sur cette personnalité hors du commun et surtout sur l'originalité profonde et audacieuse de sa recherche littéraire, sans parler de la maigre bibliographie, très lacunaire. Les biographies et les essais sur l'écrivain ne manquent pourtant pas dans le monde anglo-saxon !

Gertrude Stein est née dans une famille juive très aisée. Ses parents étaient tous les deux d'origine allemande. Elle a vu le jour à Allegheny, en Pennsylvanie. Elle est la plus jeune de cinq frères et sœurs. Quand ses parents décident d'aller à Vienne, elle n'a qu'un an. De retour en Amérique, la famille s'installe d'abord à Baltimore, puis déménage à Oakland, sur la côte Ouest. Gertrude a un lien très fort avec son frère Leo qui a deux ans de plus qu'elle. Ils étudient dans une école privée d'Oakland. Après le décès de leur mère, Leo va poursuivre ses études à Berkeley tandis que Gertrude commence à découvrir le roman et se passionne pour les grands auteurs tels que Swift, Fielding, Smollett, Thackeray. Quand leur père disparaît à son tour en 1891,

ils vont vivre à San Francisco chez leur frère aîné, Michael.

Une année passe et Leo entre à Harvard alors que Gertrude va vivre à Baltimore chez une tante. En 1893, elle est acceptée au Radcliffe College où elle devient l'élève du célèbre psychologue William James, le frère de Henry James. Elle découvre grâce à lui le principe du flux de conscience que son maître avait formalisé dans ses *Principes de psychologie* (1890). Elle fait aussi des expériences d'écriture automatique avec Leon Solomons qui lui fait découvrir des aspects de la composition littéraire qui lui étaient inconnus. Mais si cela l'intéresse beaucoup, elle n'est pas entièrement convaincue par ces méthodes novatrices. Elle a d'ailleurs publié avec Solomons, en 1896, un petit article à ce sujet, « *L'automatisme normal de la mobilité* ». Malgré tout, cela aura une certaine influence sur sa vision de la création littéraire. Puis elle s'inscrit à la faculté de médecine de l'université Johns-Hopkins. En 1895, elle fait un long voyage en Europe en compagnie de Leo. Elle découvre Paris. Elle est fascinée par le musée du Louvre.

En 1902, Leo part vivre à Paris où Gertrude le rejoint l'année suivante, suivie par leur frère, Michael. Ils vivent tous rue de Fleurus. Passionné par l'impressionnisme et l'art moderne, Leo se met à collectionner des tableaux, suivi bientôt par les autres. Ils n'ont pas tous les mêmes goûts. Leo s'intéresse à Cézanne et surtout à Matisse – il achète un grand nombre de ses œuvres à partir de 1905. Le samedi soir, la fratrie invite des amis, des écrivains et des artistes.

Mais Gertrude se brouille avec son frère quand elle partage sa vie avec la secrétaire de ce dernier, Alice B. Toklas. Ils partagent leur collection et Gertrude est sans cesse plus captivée par le cubisme et les avant-gardes. Son activité littéraire est déjà intense : elle écrit *Américains d'Amérique* (publié en partie en 1925), *Trois vies*, *Q.E.D.* Elle continue à « faire salon » et elle est la figure centrale. C'est là que

se sont retrouvés F. Scott Fitzgerald, Hemingway, Max Jacob, Derain, Marie Laurencin, Picasso évidemment (c'est son artiste préféré) et beaucoup d'autres figures marquantes de l'époque. Elle fait l'acquisition de toiles de Picasso (qui a exécuté son portrait en 1906), de Juan Gris et de Braque. Plus tard, elle achètera encore des œuvres de Gris et même de Balthus.

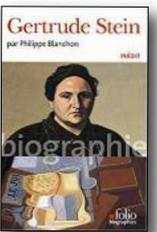
Après la guerre, la rue de Fleurus n'a cessé d'être un lieu de rencontre important qui a laissé une marque profonde dans la géographie culturelle de Paris. Gertrude Stein écrit avec une certaine boulimie. Mais ses livres sont loin de plaire aux éditeurs et aux lecteurs, même les plus cultivés. Il n'y a guère que ses autobiographies qui obtiennent un véritable succès. Par la suite, elle aura sa revanche avec *Picasso* (1938) et *Paris, France*.

Quand elle a fait sa grande tournée de conférences en Amérique, d'octobre 1934 à mai 1935, elle est parvenue à attirer un public notable, curieux de connaître cette figure de la vie parisienne, mais beaucoup de ses auditeurs n'ont pas bien compris ses propos. De plus, ses ouvrages leur paraissent ésotériques. Sa tentative d'écrire un roman policier en 1933, *Du sang sur le sol de la salle à manger*, n'a pas convaincu. Et son théâtre est resté pour l'essentiel dans ses tiroirs.

Elle tente aussi, sans succès, en 1946, de s'imposer sur scène avec le livret de *Four Saints in Three Acts*, qui a suivi un autre essai dans ce domaine de l'opéra, écrit entre 1928 et 1934, *The Mother of Us All* sur une musique de Virgil Thomson. En somme, elle n'est jamais arrivée à convaincre par ses recherches poétiques ou narratives. De nos jours, malgré de nombreuses publications aux États-Unis et toutes les traductions faites dans un grand nombre de langues européennes, elle demeure un cas étrange et plein de contradictions : elle est certes célèbre mais ses écrits expérimentaux sont encore inaccessibles à beaucoup alors que les auteurs dadaïstes, surréalistes, futuristes font désormais partie de la grande aventure de l'art et de la littérature de la première moitié du XXe siècle. Pas elle. La collectionneuse avisée a fait de l'ombre à la femme de lettres. ■

[1] *Gertrude Stein*, Philippe Blanchon, Gallimard, Folio Biographies n° 153, 2020, 304 p., 9,70 €.

[2] Alice Toklas a été sa fidèle compagne depuis quasiment son arrivée à Paris jusqu'à la fin de son existence.



(Suite de la page 1)

## « ÉPARSES » de GEORGES DIDI-HUBERMAN

par BÉATRICE COURRAUD

À partir de ces inestimables archives qui furent enfermées dans des boîtes métalliques et des bidons de lait, enterrées en août 1942, dont une grande partie fut miraculeusement retrouvée après la guerre, comme momifiée par le temps, Georges Didi-Huberman va entreprendre une quête – quête de sa propre histoire, quête des disparus. Dans « *Éparses* » [3] il s'engage dans une forme de restitution de la vie, et de sa tragédie. Il le fera avec douleur, avec douceur, en dépliant peu à peu du regard ces trésors enfouis, traces éparées : lettres, cahiers, bouts de papier, poèmes, chansons et comptines chantées par les enfants dans les écoles clandestines, papier bonbon... témoignant de la poursuite de la vie dans le ghetto, de la résistance culturelle, malgré la misère, la famine, les épidémies, la traque, la torture, les exécutions, les « *aktions* », la mort omniprésente.

Éparses sont les quelques photos qui faisaient partie des archives, celles de Juifs du ghetto, prises clandestinement ou celles, officielles, prises par le « *Judenrat* » ou les nazis. Georges Didi-Huberman s'approche au plus près des images, va jusqu'à en « voler » quelques-unes, en les

photographiant subrepticement avec son petit appareil, à l'insu de sa guide.

« *Voilà pourquoi je suis venu jusqu'ici : pour*

*voir ces quelques images, pour «venir voir». Ou pour essayer de les voir; pour juste «essayer voir» comme eût dit Samuel Beckett.* »

Certaines d'entre elles sont à peine visibles. Que distingue-t-on ? Ce qui ne peut être que difficilement distingué, déchiffré, qui acquiert sa grande valeur émotionnelle, non pas tant par ce que l'on tente de deviner ce qui a été, que par le sentiment d'intense présence de ce qui n'est plus. « *C'est, nous dit le philosophe, ce quelque chose qui nous met devant l'image comme face à ce qui se dérobe.* » « *C'est inimaginable* », écrit-il dans « *Éparses* », lors de sa visite au camp de Birkenau. C'est de cet « inimaginable » qu'il rend compte ici, de ces « *cris muets* » qui ne cessent de nous poursuivre à travers la voix d'Emanuel Ringelblum.



Cachette des archives Ringelblum à l'Institut historique juif, Varsovie, en 2017

*Éparses*, du grec *Speirô* qui signifie « je sème », revient comme une litanie tout au long du parcours de Georges Didi-Huberman qui donne à écouter, à entendre, à ressentir le « trésor muet » que constituent ces archives que les nazis n'auront pas réussi à détruire.

« *Tous ceux dont Emanuel Ringelblum a recueilli les poèmes, les billets, les récits, les chroniques ou les témoignages peuvent être lus selon ce paradigme : leurs bribes de survie ou de mort sont aussi des semences de vie, fût-ce pour autrui.* » ■

[1] *Oneg Shabbat - Journal Du Ghetto de Varsovie* – de Emanuel Ringelblum, traduit du yiddish par Nathan Weinstock et Isabelle Rozenbaum, Calmann Lévy, 2017, 27€. Cf. article « *Emanuel Ringelblum, der zamlter, דער זאמלער* » de Béatrice Courraud in *PNM* n° 355 d'avril 2018.

[2] Le Conseil juif évalue la population du ghetto à ses débuts à 410 000. Ce chiffre augmente vite avec le transfert obligatoire des petites communautés des environs. Le 22 juillet 1942 on compte près de 100 000 personnes mortes à l'intérieur du ghetto de Varsovie, soit près d'un tiers de l'effectif de la communauté d'avant-guerre. La même année, 300 000 juifs de Varsovie sont envoyés à Treblinka, immédiatement gazés. Au total, 90 % des Juifs de Pologne ont été assassinés, affamés, gazés ou fusillés.

[3] *Éparses. Voyage dans les papiers du ghetto de Varsovie*, de Georges Didi-Huberman, Éditions de Minuit, 2020, 176 p., 16,50€.



## RÉTROSPECTIVE Ida Lupino

Prévue initialement cet été, c'est finalement en septembre qu'aura lieu la sortie en salle des versions restaurées de cinq films tournés par **Ida Lupino** et produits par sa société indépendante *The Filmmakers* : *Avant de t'aimer (Not Wanted)*, *Faire face (Never Fear)*, *Bigamie (The Bigamist)*, *Le voyage de la peur (The Hitchhiker)* et *Outrage*.

Née à Londres en 1918, dans une famille d'artistes de théâtre originaire d'Italie, Ida débute sur scène à sept ans et au cinéma à quatorze ans. Elle part pour les États-Unis à quinze ans. Hollywood veut en faire une star et Ida conquiert le public des années trente et quarante, donnant la réplique à Gary Cooper, Errol Flynn, Jean Gabin et, dans les films de son ami Raoul Walsh, à Humphrey Bogart. Ida écrit des scénarios et refuse les rôles qu'elle juge peu intéressants, ce qui amène la Paramount et la Warner à suspendre ses contrats.

Elle crée avec son mari, l'écrivain Collier Young, *The Filmmakers*, une société de production indépendante qui produit des films à petit budget, et y réalise six films en parfaite liberté de forme et de choix des sujets. Elle écrit avec Paul Jarrico (scénariste communiste blacklisté et futur producteur du *Sel de la terre* de Herbert Biberman) le scénario de *Not Wanted* (1949). Elmer Clifton, réalisateur expérimenté, qu'Ida productrice choisit, fait un infarctus trois jours après le début du tournage. Cela décide Ida à réaliser elle-même le film. *Not Wanted* a pour héroïne une fille-mère qui, désemparée par sa grossesse, fuit ses parents et sa ville et se réfugie dans une institution d'aide aux mères célibataires où elle abandonnera le bébé qui sera placé en adoption.

Après ce premier film, Ida continue sur sa lancée, avec des thèmes qui touchent aux blessures mentales, psychologiques et sociales subies par les femmes : un puissant film sur le viol (*Outrage*), le handicap (jeune,



elle-même avait eu un début de polio), *Never Fear* (Faire face), la grossesse non voulue et un curieux film sur la bigamie, miroir d'une situation personnelle. Des thèmes inhabituels, tabous dans un cinéma soumis à la censure du code Hays [1], des ligues de défense de la famille et des valeurs religieuses. Ida procédait à un rigoureux travail de documentation sur ces sujets et une partie de l'action de ses films se déroule dans des lieux institutionnels : • refuge d'aide aux mères célibataires où l'on ne les juge pas, • institut de rééducation d'handicapés ; • mais aussi questions sans ménagement de policiers à la femme victime de « *Criminal assault* » (le viol étant sujet tabou du Code Hays). Ses films ont un style visuel très personnel, marqué à la fois par l'expressionnisme et un traitement objectif qui ne détruit pas l'émotion intense de ses scènes. Tout est construit par une science du montage, des éclairages, de l'échelle des plans, une direction précise du jeu très juste, émouvant et naturel des acteurs : de la belle mise en scène. Si les sujets sociaux sont forts, ses films ne tombent jamais dans la thèse ou le prêchi-prêcha. Ils montrent, sur de très jeunes femmes d'à peine vingt

ans, les effets intimes des traumatismes et les regards que la société porte sur elles : compassion, réprobation ou indifférence. Des héroïnes de milieu modeste, vulnérables, qui fuient leur famille, leur ville, leur milieu de travail et cherchent, désemparées, refuge et solution à leur crise. Les actrices des films de Lupino sont quasiment inconnues, âgées de 17 à 20 ans (Sally Forrest, Mala Powers) et lui ressemblent physiquement. Quant aux acteurs, ils sont eux aussi peu connus. Seul *The Bigamist* a des vedettes : Joan Fontaine, Lupino elle-même et Edmond O'Brien.

Après la faillite de *The Filmmakers* en 1955, Collier Young et Ida Lupino divorcent mais gardent des liens d'amitié. Ida épouse en 1951 Howard Duff, acteur de films de Jules Dassin et célèbre pour son rôle de *Sam Spade* dans la série radiophonique des aventures du héros de Dashiell Hammet. Duff, blacklisté en 1950, les ressources du couple avec un enfant dépendent de Lupino qui parvient à fournir de petits rôles à son mari. Les studios de cinéma lui ferment leur porte. C'est à la télévision qu'elle trouve commandes de séries (*Alfred Hitchcock présente, Les incorruptibles, La quatrième dimension* ...) : de 1953 à 1968, elle réalise 42 épisodes. Sans travail, Duff s'enfoncé dans l'alcool entraînant Ida. En 1984, ils divorcent. Ida Lupino ne travaillant plus, finit sa vie recluse dans un petit appartement modeste de Los Angeles et meurt en 1995.

Succédant à Dorothy Arzner qui avait tourné de 1922 à 1943, Ida Lupino sera, de 1949 à 1968, la seule réalisatrice membre de la Guilde des réalisateurs, milieu très masculin d'Hollywood. ■

**9 septembre** : sortie en salles d'*Outrage* – **30 septembre** : *Rétrospective* avec quatre autres films : *Not Wanted, The Bigamist, Never Fear* et *The Hitchhiker*

[1] Ndlr Le code Hays, code de censure régissant le cinéma américain depuis les années 1930, est tombé en désuétude à la fin des années 1960.

### Dos yiddish vinkl - דאָס ייִדיש ווינקל

## LA CONFÉRENCE DE CZERNOWITZ - ERSHTE YIDISHE SHPRAKH-KONFERENTS (LA PREMIÈRE CONFÉRENCE SUR LA LANGUE YIDDISH)

Il y a 112 ans, des personnalités du monde intellectuel juif de divers pays se réunissaient pour quatre jours de débats houleux, passionnés ! Cela se passa du 30 août au 4 septembre 1908, à Czernowitz\*, capitale alors de la Bucovine, province de l'Empire austro-hongrois, en yiddish טשערנאָוויץ, aujourd'hui Chernivtsi en Ukraine.

L'enjeu de ces quatre jours d'échanges intenses ? La langue ! Quelle langue nationale pour le peuple juif ? Hébreu ou yiddish ?

Vous demanderez peut-être : pourquoi Czernowitz et non Varsovie ou Odessa, grandes villes, foyers de culture juive ? C'est que dans la Russie tsariste, après 1905, la situation était tendue et les risques de pogroms élevés.

Vous demanderez encore : « *peuple juif* ? » C'est qu'au début du XXe siècle, une grande partie du monde juif était ashkénaze et même européenne.

À l'initiative d'une telle conférence, Nathan Birnbaum, penseur, homme au parcours un peu chaotique, d'abord partisan des idées de Herzl, acquis au sionisme, puis au concept d'une nation juive vivant en diaspora, avant un retour au judaïsme orthodoxe, mais toujours fervent défenseur du yiddish.

Parmi les participants (une centaine), des écrivains de langue yiddish tels que Yitskhok Leybush Peretz ainsi que Sholem Ash, David Pinski, Yakov Gordin, tous souhaitant voir le yiddish reconnu comme langue du peuple juif. Cholem Aleikhem et Mendele Moykher Sforim (les deux autres fondateurs de la littérature yiddish) ne purent y assister, malades tous deux.

Pro-yiddish également, Ester Frumkin, représentait l'aile gauche du Bund pour qui le yiddish était la langue par laquelle on pouvait toucher et convaincre le petit peuple, artisans, ouvriers, exploités, vivant dans la misère et parlant yiddish.

En face, des érudits comme Nahman Syrkin, Nahum Sokolov et Ahad Ha-Am (tous trois fervents sionistes) venus défendre la suprématie de la langue sainte, le *loshn-koy-*

*desh*, comprenez l'hébreu, que seule ils reconnaissaient pour langue nationale juive. Des débats ardents pour cette שפּראַך-קאָנפּערענץ ערשטע ייִדישע שפּראַך-קאָנפּערענץ, *ershte yiddishe shprakh-konferents*, première conférence pour la langue yiddish. Débats qui eurent lieu en... yiddish !

Peretz, partisan d'une dualité de langue, se fit ainsi l'avocat du yiddish : « *Le peuple juif possède deux langues. Une langue pour les savants dans la maison d'étude et de prières. Et une deuxième langue pour le « peuple » et pour les femmes juives. Actuellement il y a aussi le travailleur juif, et il crée un instrument de combat pour sa vie : sa culture en yiddish. Il veut et désire vivre pleinement dans et par le yiddish. Il veut avoir le livre yiddish dans la langue yiddish* ».

La conférence réussit à éviter une rupture par un compromis : le yiddish obtint le statut de langue nationale du peuple juif à côté de l'hébreu : « *La première conférence pour la langue yiddish reconnaît le yiddish comme une langue nationale du peuple juif et réclame pour celui-ci une égalité politique, communautaire et culturelle. En rapport à cela, la conférence tient à déclarer que chaque participant à la conférence garde la liberté de se référer à l'hébreu selon ses convictions personnelles.* »

Un grand pas était franchi dans l'histoire du yiddish. La création d'une académie scientifique fut envisagée, mais il fallut attendre 1925 pour la voir naître à Vilno, par la création du YIVO.

Durant ces quatre jours, aux dires d'un témoin : די שיער זינגען געפלויען, *di shiekh zaynen gefloygen* ! Les chaussures ont volé !

On vous laisse imaginer la musique des *kloles*, des imprécations qui ont dû les accompagner, illustrant notre adage : דריי מינונגען, צוויי יידן, *tsvey yidn, dray maynungen* = deux juifs, trois opinions !

*Lomir zikh trefn in a khoydesh arum oyf undzer yiddish-vinkl.*

Retrouvons-nous dans un mois sur notre coin du yiddish ! ■ **Regina Fiderer**

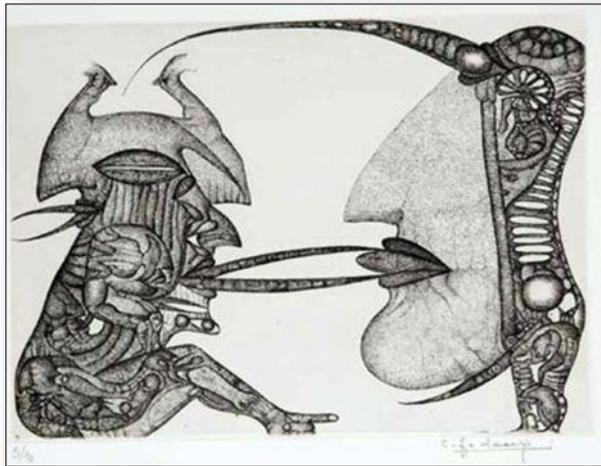
\* Ndlr Pour mémoire, trente ans plus tard, le premier congrès mondial de la culture yiddish se tiendra à Paris en septembre 1938 (cf. PNM n° 348 de 09/2017).



# CÉCILE REIMS, LA SEULE BURINISTE\* FRANÇAISE, DISPARUE EN JUILLET

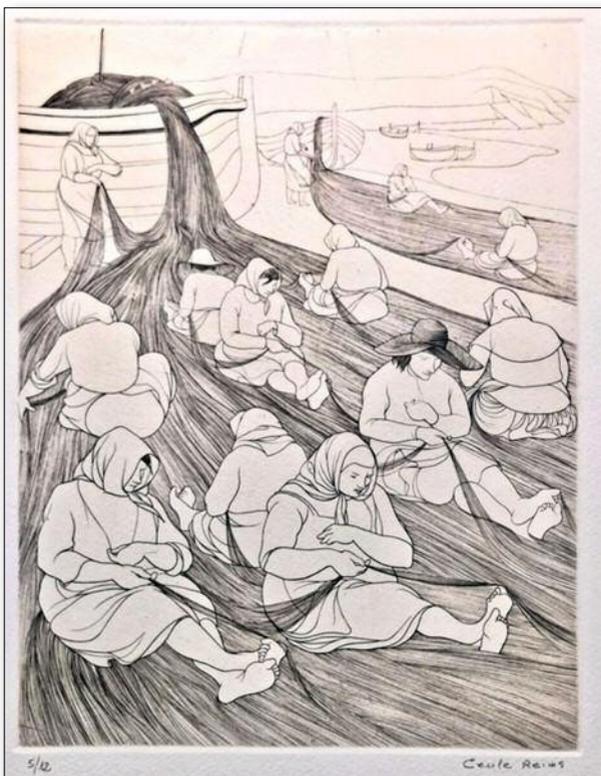
par **BERNARD FREDERICK**

Elle aimait citer les paroles de Rabbi Nachman de Bratslav : « *Ne demande pas ton chemin à qui le connaît, tu risquerais de ne pas t'égarer* ». Et cet aphorisme, finalement, résume bien toute sa vie. Cécile Reims, née Tsila Remz le 19 octobre 1927 à Paris, est morte le 18 juillet 2020 à La Châtre (Indre). C'était la seule femme buriniste\* française. Elle avait interprété en gravure les œuvres d'Hans Bellmer, de Leonor Fini et de Fred Deux, avec qui elle a partagé durant plus de cinquante ans amour et art.



Sans titre, d'après Fred Deux, 1970, eau-forte,  
© Galerie Alain Margaron

Tsila Remz perdit sa mère très tôt. Son père l'envoya chez ses grands-parents maternels qui l'élevèrent dans le village de Kibarty en Lituanie. Elle rentra en France en 1933 à la demande de son père avec qui elle vécut jusqu'à l'été 1942. La famille échappe à la Rafle du Vel' d'Hiv, mais elle est



Espagne, 1951, gravure  
© éd. 2019 Les remailleuses

dispersée. Cécile Reims parvient à rejoindre des amis de sa tante, à Cauterets dans les Hautes-Pyrénées. Ils l'inscrivent au lycée de Castres, c'est là qu'elle apprend qu'un groupe de résistants juifs s'est constitué. Elle s'engage dans l'*Organisation juive de combat*. Elle est chargée de transporter des



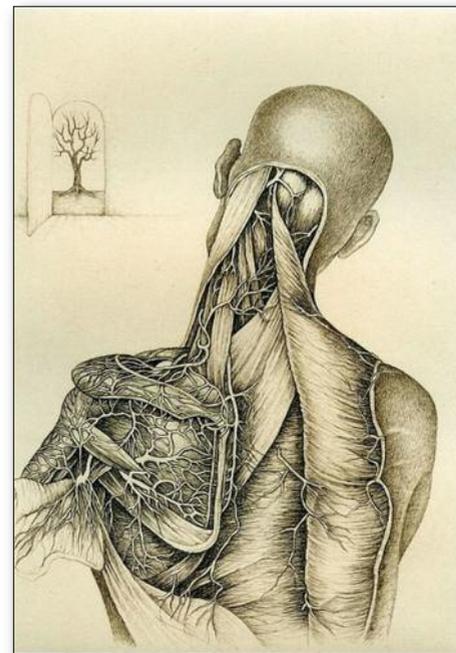
Château d'Ars, le 1er juin 2019 : Cécile Reims à l'inauguration de son exposition retrospective au Musée George Sand et de la Vallée noire

siège de Jérusalem, elle souffre d'une grave tuberculose qui la contraint à rentrer en France pour y être soignée.

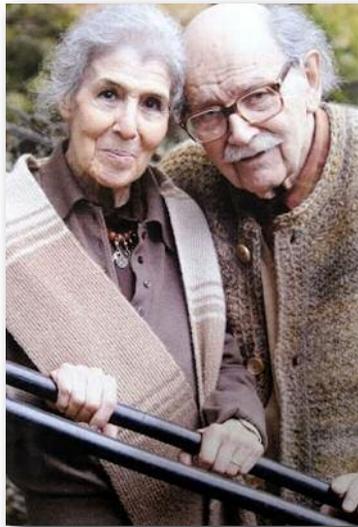
Dès son enfance, en Lituanie, puis à Paris, à Jérusalem ou à Barcelone, Cécile Reims dessine. Guérie, elle fréquente l'Académie de la Grande Chaumière où elle fait la rencontre du peintre et graveur polonais Joseph Hecht (1891-1951). Elle découvre l'art de la gravure sur métal et consacre ses premiers burins à des sujets réalistes, comme dans les séries *Le Canal de l'Ourcq*, *La Seine* et *Visages d'Espagne*. En 1951, elle rencontre à la librairie La Hune, à Saint-Germain-des-Prés, l'écrivain et dessinateur Fred Deux (1924-2015), un fils d'ouvrier de Renault et lui-même ancien résistant FTP. Ils ne se quitteront plus. Proche d'André Breton et du mouvement surréaliste, Fred fait découvrir à Cécile les surréalistes et, surtout, Hans Bellmer qu'elle rencontre l'année suivante. Cécile Reims, se tourne alors vers la gravure d'interprétation. Entre 1967 et 1975, elle interprètera au burin et à la pointe sèche plus de 200 dessins d'Hans Bellmer. « *Bellmer, disait-elle, m'a ouvert dans la gravure, un chemin que sans lui, je n'aurais jamais pu faire seule. C'est évident, il m'a offert un vocabulaire mais je n'ai jamais emprunté le sien, ni celui de Fred d'ailleurs* ». Elle graverait environ 450 des-

messages et des faux papiers. Elle a 16 ans ! À la Libération, elle retrouve son père et sa tante, mais apprend que son oncle a été gazé à Auschwitz et que sa famille restée en Lituanie a été massacrée. Elle gagne la Palestine et s'engage dans la *Haganah*. En 1948, durant le siège de Jérusalem, elle souffre d'une grave tuberculose qui la contraint à rentrer en France pour y être soignée. Dès son enfance, en Lituanie, puis à Paris, à Jérusalem ou à Barcelone, Cécile Reims dessine. Guérie, elle fréquente l'Académie de la Grande Chaumière où elle fait la rencontre du peintre et graveur polonais Joseph Hecht (1891-1951). Elle découvre l'art de la gravure sur métal et consacre ses premiers burins à des sujets réalistes, comme dans les séries *Le Canal de l'Ourcq*, *La Seine* et *Visages d'Espagne*. En 1951, elle rencontre à la librairie La Hune, à Saint-Germain-des-Prés, l'écrivain et dessinateur Fred Deux (1924-2015), un fils d'ouvrier de Renault et lui-même ancien résistant FTP. Ils ne se quitteront plus. Proche d'André Breton et du mouvement surréaliste, Fred fait découvrir à Cécile les surréalistes et, surtout, Hans Bellmer qu'elle rencontre l'année suivante. Cécile Reims, se tourne alors vers la gravure d'interprétation. Entre 1967 et 1975, elle interprètera au burin et à la pointe sèche plus de 200 dessins d'Hans Bellmer. « *Bellmer, disait-elle, m'a ouvert dans la gravure, un chemin que sans lui, je n'aurais jamais pu faire seule. C'est évident, il m'a offert un vocabulaire mais je n'ai jamais emprunté le sien, ni celui de Fred d'ailleurs* ». Elle graverait environ 450 des-

sins de son époux et réalisera près de 300 estampes d'après les dessins de l'artiste surréaliste Leonor Fini. Elle grava également pour Salvador Dalí, pour Pierre Bettencourt, Fabrizio Clerici, Mazono Kayama, Stanislas Leprieux, Robert Malaval, Paul Wunderlich. Cécile Reims



Accomplissement (ou l'écorché), 1927,  
gravure © Mahj



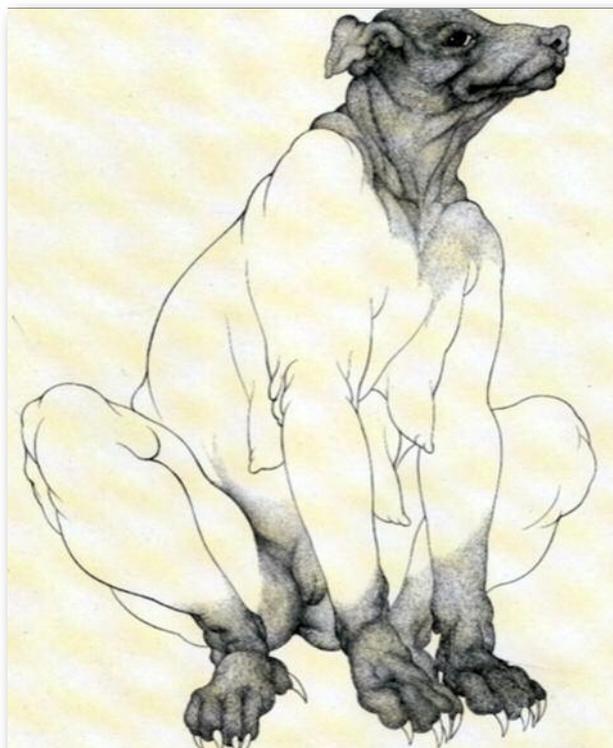
Cécile Reims et Fred Deux

créée également une œuvre personnelle, soit en illustrant *Les Métamorphoses d'Ovide* ou *Le Bestiaire de la mort*, soit en créant des œuvres en s'inspirant d'un ouvrage découvert dans la bibliothèque du Muséum d'histoire naturelle. La Bibliothèque nationale de France lui consacra en 2004 une grande exposition « *Cécile Reims ou le voyage au fond de soi* » ; une autre lui fut consacrée au musée de La Halle Saint-Pierre en 2009-2010 puis au Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme (Mahj) en 2015 avec l'exposition « *Cécile Reims. L'œuvre gravée, 1950-2011* » et plus récemment au château d'Ars, qui lui consacrait une rétrospective en 2019.

Cécile Reims a été distinguée par le prix Maratier

de la fondation Pro Mahj pour l'ensemble de son œuvre qui compte 1 435 cuivres sur près de soixante années.

Les œuvres de Cécile Reims sont visibles au musée de l'Hospice Saint-Roch d'Issoudun auquel elle avait offert plus de 1 200 gravures ; à la Bibliothèque nationale de France à Paris ; au musée Jenisch de Vevey en Suisse, et au Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme de Paris. ■ **BF**



Les métamorphoses d'Ovide, 1958, gravure

\*Ndlr Un buriniste est un graveur qui travaille au burin.